Le sujet

Individu et sujet dans la *Logique* de Hegel

Laurent Giassi

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Quand on cherche à penser l'individu, on peut être tenté de suivre deux voies qui ne se recoupent pas forcément : la subsomption de l'individu sous la catégorie du *singulier* ou bien sous la catégorie de *sujet*, au sens moderne du *cogito* ou du *Ich denke*. La première subsomption ouvre la voie à des recherches spécifiques portant sur le statut noétique, logique, épistémologique du singulier : qu'est-ce que le singulier ? Comment le définir ? etc. La seconde subsomption nous renvoie à une diversité d'approches, qu'il s'agisse d'une analyse socio-historique qui s'interroge sur la naissance de l'individualisme[1], de la formation historique des

1 Louis Dumont et ses différents travaux sur la genèse de l'individualisme

Laurent Giassi © *Philopsis* – Tous droits réservés

différents modes de subjectivation[2], ou encore de la formation de l'identité subjective comme identité narrative[3]. Si on tient compte du fait historique selon lequel la question de l'individu a été avant tout une question portant sur *l'individuation*, on peut se demander si on n'a pas là un moyen de trouver un lien entre l'individu, le singulier et le sujet –sans s'en tenir à l'habituelle association d'idées qui nous fait tenir ces termes pour équivalents. L'*individuatio* renvoie en effet aux discussions médiévales portant sur la capacité de l'hylémorphisme aristotélicien à rendre compte de l'individu : c'est dans ce cadre historique qu'ont été apportées différentes réponses, de la *materia signata* de Thomas d'Aquin[4] aux réflexions scotistes sur l'heccéité[5]. Indépendamment de ce contexte métaphysique, on peut se demander s'il n'y a pas un moyen de penser le lien entre l'individualité et le sujet, sans passer par la définition du sujet comme *cogito* et sans accepter la définition du sujet comme ὑποκείμενον. En pensant l'individu comme singularité et la singularité comme catégorie ontologique, on pourrait peut-être penser un devenir-sujet de l'individu qui ne serait pas coextensible à un devenir-conscient du sujet. Un des auteurs de l'histoire de la philosophie pouvant permettre cette opération est justement Hegel. Si on accepte la thèse hégélienne sur la nature du logique, s'interroger sur les catégories qui permettent de penser au mieux *l'individu*, c'est en même temps donner une nouvelle définition du *sujet* et de la *singularité* (comme moment du Concept). Par là même on évite d'identifier l'individu à l'individu conscient de soi en montrant pourquoi il est légitime de chercher à appliquer la catégorie de l'individu à ce qui est, sans pour autant y parvenir à chaque fois –du moins tant que certaines conditions ne sont pas réunies[6]. Si l'opposition entre une philosophie du concept et une philosophie du sujet (au sens limité de conscience de soi) est pertinente, elle l'est tout particulièrement ici pour rendre compte de la pensée logique de l'individu chez Hegel. La pensée hégélienne nous semble être ici l'illustration d'une voie originale où la catégorisation de l'individu comme singulier [7] est la condition *sine qua non* des différents modes de subjectivations possibles –dans la nature et dans l'esprit –qui permettent de penser différents régimes d'individuation.

La présentation de la *Logique* hégélienne permet de comprendre cela : comme on le sait la *Logique* peut être divisée de deux façons –soit selon la dichotomie *Logique objective*/*Logique subjective*, soit selon la trichotomie *Doctrine de l'être*/ *Doctrine de l'essence*/*Doctrine du Concept*. C'est la première division qui nous intéresse tout particulièrement pour traiter de l'individu comme singulier et comme sujet : que la *Logique subjective* soit la *Doctrine du concept* montre bien le rapport fondamental entre la singularité et la subjectivité, si on se rappelle que la singularité est un *moment du concept*. Quel est ce rapport ? Sans la prise en compte du rôle que joue la singularité dans le Concept, on est incapable de saisir l'individu et on est incapable de comprendre ce qu'est un sujet –non pas (seulement) un sujet conscient de soi mais la structure générale de la production et de l'autoreproduction de l'être concret. Être sujet ce n'est pas être un *support passif* de propriétés au sens de la philosophie scolastique, ce

2 On pense ici aux cours au Collège de France de Michel Foucault, voir en particulier le cours sur *l'Herméneutique du sujet*

3 *After Virtue*, MacIntyre ; *Le récit de soi*, Judith Butler.

4 *De ente atque essentia*

5 Duns Scot, *Le principe d'individuation*, trad. Gérard Sondag, Vrin, 2005. Voir aussi du même auteur, *Duns Scot, la métaphysique de la singularité*, Vrin, Paris, 2005.

6 Pour le dire de manière programmatique, on peut se demander si on peut parler d'individus avant ce que Hegel appelle logiquement *l'Objet*, non pas parce que cette partie de la *Logique* semble nous renvoyer au monde réel (ce qui est faux, la *Logique* n'étant pas la *Naturphilosophie*) mais parce que l'individu suppose un régime logique articulant la singularité, la particularité et l'universalité, ce qui n'est pas le cas avant le Concept.

7 Ce qui signifie ici que la catégorie du singulier est pensée dans ses relations avec les autres moments du Concept, particularité et universalité. Il ne s'agit pas du singulier pris isolément, ce qui est impossible.

Laurent Giassi © *Philopsis* – Tous droits réservés

n'est pas non plus être un *principe pensant auto-actif* accompagnant ou produisant ses représentations, au sens de la philosophie moderne du sujet, c'est *se développer* comme et en tant qu'individu selon une structure de sens préétablie mettant en relation syllogistique le particulier, le singulier et l'universel[8]. C'est seulement alors que l'on peut penser les conditions d'existence d'individus qui se singularisent, au double sens d'une différenciation du monde extérieur et d'une autodifférenciation interne et qui sont des sujets parce qu'ils ont triomphé de l'objectivité.
La richesse du lexique hégélien dans la *Logique* permet de distinguer différents moments dans la saisie de l'individu, ce qui correspond à autant de catégories et à autant de positions philosophiques précises. Chacun a en tête le début de la *Phénoménologie* où le retour à l'immédiateté sensible s'accompagne des plus grandes difficultés tant la conscience naïve échoue à rendre compte de la richesse de l'expérience sensible[9]. C'est principalement à la *Logique* que l'on s'en tiendra ici[10] : toute la *Logique objective* est l'histoire d'une ascension des catégories vers le concept[11], non pas au sens d'une progression temporelle bien entendu, mais au sens d'un éclaircissement de ce qui demeure implicite dans les sphères subordonnées de l'Être et de l'Essence. Seul le Concept dans sa structuration interne permet de comprendre l'individu et les différentes individuations possibles –telle est notre thèse. Avant de montrer cela, la contre-épreuve doit être de montrer que la *Doctrine de l'être* et la *Doctrine de l'essence* rendent difficile une pensée concrète de l'individu –autrement dit que les catégories de l'Être et de l'Essence ne sont pas pertinentes pour penser un régime d'individuation consistant. Il s'agira ici de montrer ce que la catégorie de *singulier* (prise dans le complexe des autres déterminations du Concept) a de libérateur, de créateur par rapport aux autres catégories antérieures lorsqu'il s'agit de penser l'individualité.

L a *Doctrine de l'être* pose les catégories de départ et à ce titre elles sont les plus abstraites. L'unité contradictoire de l'être et du néant fixée dans l'être donne d'abord l'être-là (*Dasein*) ou la qualité, l'être affecté d'une négation ou déterminité[12]. A ce niveau catégorial rudimentaire, on pourrait[13] faire correspondre la saisie préperceptive d'un étant-là, d''un Quelque-chose[14]. C'est une thèse ontologique courante que cette représentation d'un monde comme totalité constituée de qualités existantes ou d'étants identifiables par leurs qualités distinctes. Mais la négation est au cœur de l'être-là : la déterminité est en même temps la négation de l'être, ce qui veut dire que l'être qualitatif est limité, borné. La tentative de chosifier le domaine des qualités en autant d'étants individuels échoue : le quelque-chose est fini et

8 *Encyclopédie des sciences philosophiques*, t. I, la science de la Logique, trad. B. Bourgeois, Vrin, 1986. C'est au § 161 que Hegel distingue le passage propre (l'Être), le paraître dans autre chose (Essence), le développement (dorénavant Enc.)

9 *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. G.Jarczyck et P.J. Labarrière, Gallimard, 2003, p. 147 sq.

10 Le fil conducteur sera la *Science de la Logique* de 1830 mais on ne s'interdira pas de recourir aux autres textes de Hegel comme la *Science de la Logique* de 1812-1816 ou encore les *Leçons sur la Logique* de 1831 (trad. J.M Buée et D.Wittmann, Vrin, 2007).

11 On pourrait nous objecter que c'est l'Idée qui est la catégorie ultime mais l'Idée suppose l'unité/la différence du concept et son objectivité. On veut seulement dire par là que le Concept marque une rupture significative par rapport à l'Être et l'Essence, rupture ne signifiant pas hiatus, sinon le projet logique hégélien s'effondre.

12 Enc., I, § 90, p. 356

13 *Pourrait* car nous sommes dans la sphère de la logique et non pas dans le monde de la nature ou de l'esprit, même si pour des raisons pédagogiques Hegel a recours à des exemples pour faciliter l'intelligence de sa doctrine.

14 Si on cherche une correspondance entre les catégories et la noologie, les catégories de l'Essence correspondent au stade de la perception.

Laurent Giassi © *Philopsis* – Tous droits réservés

variable car par sa borne il se rapporte intérieurement à un Autre qui lui est extérieur. L'identité qualitative du Quelque-chose échappe dès qu'on veut la fixer :

> « Quelque-chose devient un Autre, mais l'Autre est lui-même un Quelque-Chose, donc il devient pareillement un Autre, et ainsi de suite à l'infini »[15].

Phénoménologiquement cette catégorie correspond à une saisie *déictique* du singulier sous la forme du *ceci* singulier en ces deux modalités, le *hic* et le *nunc*. Comme l'indique Hegel, dans le rapport immédiat qu'est la rencontre du je et de l'étant où « la conscience est *Je*, rien de plus, un pur *celui-ci* ; le *singulier* est sait [un] pur ceci, ou le *singulier* »[16]. Hegel a tôt fait de montrer qu'une telle immédiateté n'est que de surface comme le montrent les contradictions qui naissent lorsque le signifiant « *hic* » ou « *nunc* » est associé à la présence du lieu ou du moment déterminé qu'il désigne –ce que montre l'expérience réitérée du *ceci* c'est bien plutôt l'indifférence de l'*hic* et du *nunc* à toute détermination, cette indifférence étant ici l'autre nom de *l'universel*. La certitude sensible ne s'y retrouve plus en effet lorsqu'elle veut saisir la singularité du sensible en accordant à chaque moment ou à chaque lieu une présence à chaque fois distincte : « le maintenant est le jour », « le maintenant est la nuit », « ici est un arbre », « ici n'est pas un arbre ». La certitude sensible est alors dépouillée de sa prétention à saisir l'ensemble de l'étant dans son exhaustivité et sa singularité puisqu'elle fait l'amère expérience d'une conversion soudaine de l'immédiat dans le médiatisé, du *ceci* singulier dans le *ceci universel*[17]. Hegel insiste d'ailleurs avec force sur cet aspect à la fin de la *Certitude sensible* :

> « Si je dis *une chose singulière*, tout autant je la dis plutôt comme [une chose] tout à fait *universelle*, car toute chose est une chose singulière ; et pareillement *cette* chose est tout ce que l'on veut. Désigné de façon plus précise comme *ce morceau de papier*, *tout* papier et *chaque* papier est *un ce* morceau de papier, et je n'ai toujours dit que l'universel »[18].

L'inconvénient de l'approche phénoménologique est d'une part qu'elle présuppose déjà l'emploi possible de *l'universel* et du *singulier*, termes évidemment ignorés de conscience immédiate, préceptive, mais connus seulement du philosophe qui observe le rapport entre la conscience et le ceci. Cet emploi se justifie rétrospectivement lorsqu'on connaît la circularité de la *Phénoménologie* et la libération du *Savoir absolu* vers l'être immédiat du début. D'autre part, ce qui est plus important peut-être, la dialectique du *ceci* sensible repose essentiellement sur les propriétés d'universalisation des signes linguistiques : dès que l'expérience de la conscience s'exprime sous une forme propositionnelle, aussi fruste soit-elle[19] et dès que les signes sont utilisés pour signifier, alors la conscience s'enferme elle-même dans l'universel, *nolens volens*. Le langage est en effet pour Hegel un opérateur d'universalité qui rend impossible la croyance en un quelconque ineffable venant limiter *a priori* les capacités expressives du langage humain. Il est donc complètement illusoire de croire que les signes manqueraient par nature la singularité de l'étant, selon une opposition convenue entre la (trop grande) généralité du langage et le *je-ne-sais-quoi* irréductible et indéductible du singulier qui s'éprouve dans la joie ou dans l'effroi[20]. La *Doctrine de l'être* a l'avantage de ne pas supposer cette forme supérieure de l'esprit objectif qu'est le langage : indépendamment de tout rapport aux signes, la question se

15 Enc., § 93, p. 357

16 *Phénoménologie de l'esprit*, La certitude sensible, p. 148

17 Ibid., p. 150

18 Ibid., p. 158

19 « Le maintenant est le jour », etc.

20 *Sermons*, Bossuet, *Sur la résurrection dernière* : « il faut que le corps soit détruit jusqu'à la poussière. (…). La chair deviendra un je-ne-sais-quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ».

Laurent Giassi © *Philopsis* – Tous droits réservés

pose de savoir si l'être est en lui-même singulier. Les catégories de la qualité permettent ainsi de remplacer la saisie déictique par la dialectique immanente de la qualité. L'identité absolue de l'être et de la pensée, dans laquelle baignent toutes les catégories, empêche de subjectiviser les résultats obtenus et de faire de la nature contradictoire de la qualité un changement de posture ou d'attitude face à l'étant. C'est en et pour elle-même que la pensée qualitative du singulier est vouée à l'échec.

Ce mouvement de fuite de l'être-là à l'autre-de-l'être-là ne trouve sa fin que lorsque l'être-là devient *être-pour-soi* : le Quelque-chose devient Autre mais comme le Quelque-chose est déjà un Autre, on a comme résultat l'Autre de l'Autre, cette altérité redoublée étant dialectiquement une négation de la négation, ou un être capable de maintenir son identité dans son rapport à l'autre. Si l'être-là n'est pas une catégorie permettant de saisir l'individualité, il semble que l'être-pour-soi y parvienne : en effet on y retrouve la séparation et l'exclusion qui caractérisent formellement l'individu. Si être individu, c'est être isolé, distinct, voire séparable, alors l'être-pour-soi répond à ce critère : l'être-pour-soi est

> «en tant que relation à soi-même est immédiateté et en tant que relation du négatif à soi-même (…) un étant-pour-soi, l'Un –ce qui est en soi-même sans différence, ce qui par là exclut de soi l'Autre »[21]

L'être-pour-soi a ceci de supérieur à l'être-là qu'il contient la déterminité du Quelque chose mais comme déterminité infinie, comme différence *augehoben*. L'être-pour-soi est en effet unité du Quelque-chose et de l'Autre, ce qui explique qu'il soit relation négative à soi et qu'il ne retombe pas dans la catégorie de l'être qualitatif. Logiquement cette double relation contenue dans l'être-pour-soi donne d'abord une différenciation de l'Un d'avec soi-même sous la forme d'une répulsion –le Un est simultanément position de plusieurs Uns. La relation immédiate de l'Un avec soi fait que ces Plusieurs correspondent à autant d'étants qui s'excluent. En tant que *plusieurs* Uns, ils s'excluent mais comme *Uns* ils s'attirent. Par cette attraction la catégorie de l'être-pour-soi nous fait quitter le domaine de la qualité en nous faisant passer dans le domaine de la quantité. Comme dans l'être qualitatif, la volonté de fixer un moment du procès logique est vouée à l'échec. Penser l'individu comme être-pour-soi, c'est certes penser une relation de soi à soi qui semble exclusive mais comme relation *négative* à soi, elle pose le rapport excluant/attirant du soi et des autres soi –ou des éléments constitutifs de la matière. Par exemple la représentation atomistique du cosmos social a ceci de rassurant qu'elle croit être au plus proche de la réalité effective en composant l'univers(el) à partir d'individus pensés comme autant d'atomes sociaux et à partir de la relation externe entre ces individus sous la forme du contrat[22]. L'universel politique ne saurait être le produit d'un tel contrat fictif entre des atomes sociaux interchangeables et si on fait droit à la particularité des sujets lorsqu'on les réduit, si l'on peut dire, à l'*abstractum* de l'atome.

Les *catégories de la quantité* semblent nous mettre sur une meilleure voie : la quantité est en effet l'être pur où la déterminité est supprimée ou indifférente[23]. Ce qui faisait problème dans l'être-qualitatif, c'est que l'être changeait lorsque sa qualité variait. Une fois que le changement ne modifie pas la nature de l'être et que la Chose peut varier sans changer, il se pourrait qu'on ait trouvé des catégories permettant une identification stable de l'être, pour parvenir enfin à des choses distinctes. Comme la quantité contient les deux moments antérieurs de la répulsion et de l'attraction, elle est aussi bien discrète que continue. La catégorie de la quantité pure passe alors dans la catégorie du *quantum* qui est l'être-là de la quantité, ce qui donne une multiplicité de

21 Enc., § 96, p. 360
22 Ibid., § 98, p. 361-362
23 Ibid., § 99, p. 362

Laurent Giassi © *Philopsis* – Tous droits réservés

quanta ou de quantités ou de grandeurs limitées[24]. Chacune de ces grandeurs peut à son tour être considérée comme une unité distincte des autres et l'expression de cette unité est le *nombre*[25]. La numération du *quantum* donne deux expressions possibles : si on privilégie le moment de la multiplicité contenue dans le *quantum* on obtient la grandeur extensive, si c'est le moment de la déterminité simple que représente chaque *quantum* on a une grandeur intensive ou un *degré*[26]. Mais un degré n'a de sens que sur une échelle qui laisse place à toute la variation possible : si on peut toujours augmenter à loisir le degré, on risque de se perdre dans le progrès à l'infini, ce qu'on évite si on voit que cet être-à-l'extérieur de soi du *quantum* est justement sa déterminité, sa qualité[27]. On fait ainsi l'économie de la fuite aux extrêmes –le progrès à l'infini qualitatif et quantitatif – en pensant sous la catégorie de mesure un *quantum* qualitatif, un *quantum* auquel est liée une qualité[28]. Sera-ce suffisant pour stabiliser le procès logique et parvenir enfin à des catégories permettant de saisir l'individualité ou la différence des choses ? Apparemment la catégorie de la *mesure* semble plus appropriée que les catégories antérieures : concrètement chaque être a une mesure propre qui le définit et qui semble le distinguer de tout autre. La quantifiabilité et la mesure de la taille, de la dimension d'une chose sont des indicateurs plus fiables de son identité et de son individualité que la description vague de ses propriétés car on a affaire à une formule numérique, délivrée des imprécisions du langage. Cette idée d'un cosmos organisé, où Dieu a tout organisé selon le poids et la mesure, renvoie d'ailleurs à une représentation solidement ancrée dans les esprits[29], et que la science prenne la place du Dieu créateur ne change rien à cette conviction profonde de trouver dans le nombre l'expression symbolique ou réelle des choses[30]. D'ailleurs en 1812 Hegel consacre beaucoup de temps à analyser la mesure, en montrant comment le rapport des corps des mesures autonomes et la ligne nodale des rapports métriques ne permettent pas de stabiliser le rapport entre la quantité et qualité[31]. Or dans le changement du *quantum* qualitatif on a affaire soit à des variations quantitatives n'affectant pas l'être qualitatif soit à des changements quantitatifs changeant la qualité, ce que Hegel appelle le « sans-mesure »[32] :

> « la constitution de la ville de Hambourg sera excellente [pour un petit Etat], mais si on la transférait à [un] grand Etat, celui-ci s'effondrerait. L'Etat romain est devenu plus grand après [la] seconde guerre punique, et du fait de [cette] quantité, [la] liberté s'est effondrée. Survient [la] destruction de la mesure, le sans-mesure ; ce n'est que quelque chose de relatif, mais la qualité s'effondre. L'eau est liquide, maintenant élevons la température, elle reste liquide, à 80 degrés (Réaumur) survient le point [où] la quantité est outrepassée pour laisser place à [une autre] qualité. Le liquide prend d'abord la forme de gouttes, survient alors [le] sans-mesure, mais [une] autre qualité survient : [l']état de vapeur ; ou bien cette chaleur est à nouveau diminuée, à un certain degré l'eau est encore parfaitement liquide, elle ne passe pas graduellement [à un autre état], mais

24 Ibid., § 101, p. 363

25 Ibid., § 102, p. 364. Hegel définit en effet le nombre comme l'unité de la valeur numérique (l'Un) et de l'unité (continuité).

26 Ibid., § 103, p. 365

27 Ibid., §§ 104-105, p/ 366

28 Ibid., § 107, p. 367

29 *Livre de la Sagesse de* Salomon, « Dieu a créé toutes choses selon le Nombre, le Poids, la Mesure" dit le *Livre de la sagesse de Salomon* (XI, 21)

30 Depuis les spéculations des Pythagoriciens et de Platon, cette importance donnée au nombre est manifeste, sans parler des spéculations des kabbalistes.

31 On renvoie au précieux commentaire d'André Doz qui a commenté cette partie ardue de la *Doctrine de l'être* de 1812 : *La théorie de la mesure*, P.U.F., Paris, 1970

32 Ibid., § 109, p. 368

Laurent Giassi © *Philopsis* – Tous droits réservés

d'un seul coup, elle devient glace, solide, c'est [un] pur et simple saut, cette alternance de mesure et de sans-mesure est le changement qualitatif »[33].

Quelle en est la conséquence ? Les catégories de l'être sont insuffisantes pour penser le singulier en tant que tel : elles n'arrivent pas encore à lui, car elles renvoient à une sphère subordonnée où les moments passent les uns dans les autres, où la médiation est plus le fait du penseur que de la Chose elle-même[34].

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

33 *Leçons de 1831*, p. 128

34 Cette remarque ne vise évidemment pas à donner raison à ceux qui ont toujours accusé le mouvement du Concept d'être le mouvement du penseur pensant le Concept comme ce fut le cas de Schelling ou de Marx.

Laurent Giassi © *Philopsis* – Tous droits réservés